

DE L'ÉDUCATION  
STONY MAYHALL

DARYL GREGORY

Depuis le classique de Lucius Shepard  
"Les Yeux électriques", jamais le concept de zombie  
n'a été traité avec autant de classe et d'éloquence.  
James Morrow



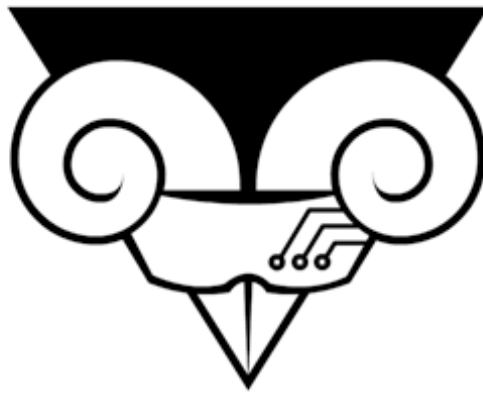
Daryl Gregory

L'Éducation de Stony Mayhall



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Bérial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard.

Traduit de l'anglais par Laurent Philibert-Caillat

Titre original : *Raising Stony Mayhall*

© 2011 Stephen Baxter.

ISBN : 978-2-84344-636-8

Parution : août 2014

Version : 1.0 — 30/07/2014

© 2014, Le Bérial' pour la présente édition

Illustrations de couverture © 2014, Aurélien Police

*Pour les sœurs,  
Robin et Lisa*

*Et les enfants,  
Emma et Ian*

*Frère Jacques,  
Frère Jacques,  
Dormez-vous ?*

2011

*Enclave d'Easterly*

EN GENERAL, ça finit avec la Dernière Fille, l'unique survivante : une jeune femme en débardeur éclaboussé de sang. Elle lâche sa tronçonneuse, son fusil à canon scié, son pied-de-biche — ça varie d'une fois sur l'autre — et sort en titubant d'une vieille maison. Parfois, la bicoque est en flammes. L'aube rougeoie sur l'horizon et les goules ont été vaincues (pour le moment, parce que les happy ends ne durent jamais). Peut-être que d'autres survivants finissent par la retrouver et l'emmènent dans une enclave, une forteresse grouillant de soldats armés jusqu'aux dents, ou à tout le moins de civils bardés de flingues, lesquels la protégeront jusqu'au deuxième volet. Peut-être que cette enclave est située à Easterly, Iowa, à environ cent kilomètres au nord-ouest des ruines de Des Moines. Peut-être que la fille s'appelle Ruby.

Et la voilà assise parmi les herbes hautes, en plein été, tête inclinée comme un peintre. Elle a vingt-trois ans ; ses cheveux noirs sont coupés court, ce qui lui fait gagner un temps précieux par ces matinées postapocalyptiques. Elle habite dans l'enclave depuis un peu plus d'un an, soit le début de la deuxième épidémie. La plupart des jours, même au cœur glacial de l'hiver, elle se rend à vélo à la ferme des Mayhall et guette un mouvement parmi les madriers noircis qui sont tout ce qui reste de la maison. Elle est toujours déçue. La seule chose qui bouge, là-bas, c'est le vent.

Parfois, elle emporte des livres avec elle. À moins qu'elle ne lise une sorte de gros classeur à anneaux plein de pages tapées à la machine, ou le vieux journal intime dont elle a hérité, un petit carnet de fille à la couverture en plaid vert et rose, dont elle ouvre le cadenas avec une épingle à nourrice. Mais la plupart du temps, elle reste assise et se

contente de réfléchir. Cette fille a des projets bien précis, et aujourd'hui est un jour crucial pour la réalisation de ces projets.

Quelqu'un remonte à vélo la longue allée de graviers, une femme d'âge mûr dont la chevelure couleur fer est tirée en une queue de cheval ébouriffée. Sa tante Alice. « Ils arrivent ? demande Ruby.

– Ils devraient être là dans l'heure. J'ai pensé que tu aimerais le savoir.

– Tu viens jusqu'à l'entrée avec moi ? » propose Ruby. Alice fronce les sourcils ; c'est le genre de femme qui a toujours des Choses à Faire. « Oh, allez, insiste Ruby en l'étreignant. Je suis sûre que tu en as envie. » Côte à côte, on pourrait les prendre pour une mère et sa fille. Elles sont toutes les deux grandes, avec un nez fort et des pommettes saillantes, belles.

Elles descendent l'allée jusqu'à la nationale, puis obliquent vers la ville. L'enclave regroupe un peu plus de deux mille hectares de champs, de vieux lotissements, les quelques boutiques et fast-foods condamnés qui constituaient Easterly. Deux cercles de clôture surmontée de barbelés et de projecteurs délimitent la zone franche. L'année dernière, ça a suffi à empêcher les hordes titubantes d'entrer, et aujourd'hui le gouvernement fédéral — le gouvernement fédéral *illégitime*, selon les habitants de l'enclave.

La route est plate et l'on y pédale vite. Ruby a hâte d'atteindre sa destination, mais il fait très chaud et Alice, qui est docteur, refuse de risquer l'insolation. Il leur faut près d'une heure pour atteindre le corps de garde sud et son véritable piège à homards de portails intérieurs et extérieurs. Le shérif Tines vient les saluer ; les deux femmes bavardent quelques instants avec lui et les autres gardes. Pas très longtemps ; au bout de quelques minutes seulement, le type posté au sommet de la tour signale qu'un camion approche.

Au début, Ruby ne voit rien, puis elle distingue une sorte de bulle de mercure qui frissonne dans les brumes de chaleur. Le camion ralentit en atteignant le portail extérieur et les troupes fédérales qui y sont placées en faction. Des soldats casqués aux visières teintées inspectent brièvement la cabine du véhicule, la pelleteuse jaune perchée sur sa remorque, et laissent enfin l'ensemble pénétrer dans le no man's land qui s'étend devant le portail intérieur. Ce bref trajet implique un changement de juridiction, et une tout autre bureaucratie se met en branle. Des gardes civils, sans uniforme mais encore mieux équipés que les officiers fédéraux, avancent et demandent aux deux hommes de la cabine de sortir.



Le conducteur est un Coréen massif. Il descend lentement, aperçoit les deux femmes et se dirige vers elles d'une démarche vacillante. Il est amputé des deux jambes, juste sous le genou, et ses prothèses sont mal ajustées. Les gardes lui crient de s'arrêter pour qu'on le fouille, mais il éclate de rire et balaye leurs ordres d'un geste.

« Tu en as trouvé une ? demande Alice.

– Tu doutais de moi ? Tu doutais de moi ? s'étonne l'homme, hilare. Je l'ai trouvée quelque part à Ankeny, avec le plein de diesel. J'ai pris ça comme un don spontané à l'enclave. Comment va, Ruby ? Vous êtes pas venues seulement pour m'accueillir, non ?

– Il ne se passe pas grand-chose, aujourd'hui, dit Ruby. Merci, merci beaucoup, Kwang.

– T'inquiète, on le trouvera, dit l'homme.

– Amène-toi, Kwang », intervient l'un des gardes. Dans sa bouche, *Kwang* rime avec *dingue*. Kwang a passé toute sa vie ici, et pourtant les gens du coin semblent incapables de prononcer correctement son nom. « On doit vérifier, pour les morsures. À moins que tu préfères qu'on le fasse ici, devant les dames ? »

Kwang éclate de rire. « Le spectacle les ferait défaillir. Je vous ramène ?

– On a nos vélos, dit Alice.

– Fait trop chaud pour pédaler. Allez, balancez-les sur la remorque et grimpez dans la cabine. J'ai la clim'. »

Ruby touche le bras d'Alice. « Ça serait la moindre des choses de lui tenir compagnie », glisse-t-elle. L'année écoulée les a habituées aux privations, mais par une journée pareille, la climatisation leur manque plus que tout. Il y a un générateur dans l'enclave, mais son utilisation est strictement rationnée.

« On ne devrait pas gaspiller du carburant pour ça », dit Alice. Mais, évidemment, elles ne devraient pas non plus gaspiller du carburant pour leur projet. C'est Ruby qui a lancé l'idée, qui a persuadé Kwang de leur trouver une pelleteuse pour les fouilles, qui a convaincu sa famille d'organiser des funérailles. Les autres ne comprennent pas pourquoi elle s'acharne, mais ils veulent bien lui faire plaisir.

Quinze minutes plus tard, après que Kwang s'est soumis à l'inspection, les femmes montent dans la cabine avec lui ; son compagnon a décidé de rester au portail pour bavarder avec les gardes.

La taille réduite de l'enclave devient évidente dès qu'on s'y déplace en véhicule motorisé, même un semi-remorque très lent. Un

jour, peut-être bientôt, il faudra s'étendre, repousser les clôtures pour s'adapter à l'accroissement de la population. Il y a des femmes enceintes à Easterly.

Kwang donne un coup de menton sur leur droite, vers une bande de terre en friche. « C'est là que ta mère les a trouvés, pas vrai Alice ?

– Par là, oui, répond-elle.

– Qui ça ? demande Ruby.

– Stony et sa mère, dit Kwang.

– Attends, ralentis ! » lance subitement Ruby. Elle se penche par-dessus les genoux de sa tante et appuie sur la commande pour baisser la vitre. « Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ? » Elle a pourtant pris cette route avec Alice des dizaines de fois.

Kwang fait presque s'arrêter le camion. Rien ne marque l'endroit exact. Ruby ajoute : « Il devrait y avoir une croix ou quelque chose comme ça. Une sorte de monument.

– C'était par là, répète Alice.

– Ici ? » insiste Ruby. Il n'y a qu'une étendue d'herbe.

« Ta grand-mère nous ramenait. Une tempête de neige avait éclaté », dit Alice.

# PREMIERE PARTIE



## CHAPITRE UN

1968

*Easterly, Iowa*

ELLE NE VIT LA MORTE que par miracle. La première tempête de l'hiver était arrivée bien avant ce que les prévisions annonçaient, et Wanda Mayhall conduisait penchée sur le volant, louchant à travers l'ellipse de plus en plus réduite du pare-brise. Les congères rétrécissaient la route comme une peau de chagrin. Le vent malmenait la Ford Falcon et jetait de la neige sur les phares, dessinant un écran de parasites blancs. Wanda chantait d'une voix puissante, haut perchée, le célèbre cantique *I Will Meet You in the Morning*, afin de rassurer ses trois filles.

Et là, au bord de la route, une masse sombre sur la neige blanche.

Elle pensa que c'était une vache morte, ou peut-être un gros chien. Puis, un instant après que les phares l'eurent balayée, elle crut avoir vu un éclat jaune. Ce soupçon de couleur la fit aussitôt penser : *Bottes de pluie en caoutchouc*.

Elle appuya sur la pédale de frein aussi fort qu'elle l'osait ; le van dérapa quand même et ses deux cadettes gloussèrent de joie sur la banquette arrière. L'aînée, Alice, se cramponna au tableau de bord : « Maman ! » Depuis la mort de son père et malgré ses treize ans, Alice s'était accordé les privilèges d'une adulte, y compris celui de monter à l'avant et de critiquer la conduite de sa mère.

Wanda passa la marche arrière et recula lentement, guettant l'apparition subite de phares dans le rétroviseur envahi de neige, jusqu'à ce qu'elle ait rejoint l'endroit où elle avait vu la forme. Elle ne coupa ni le moteur ni les phares. « Ne sortez pas de la voiture », ordonna-t-elle à ses filles.

Elle descendit et gagna l'arrière du van. Le vent faisait danser sa jupe et la neige gelée lui mordait les chevilles à travers le nylon de ses collants. Une tempête de neige typique de l'Iowa, balayant les champs

vides à quatre-vingts kilomètres heure. À quelques pas seulement des phares de recul, l'obscurité se refermait ; Wanda distinguait à peine le champ gris du ciel noir d'encre — elle aurait dû prendre la torche dans la boîte à gants.

Puis elle aperçut la forme, à peut-être trois mètres de la route. Elle descendit sur le bas-côté et s'enfonça aussitôt jusqu'aux mollets dans la neige.

C'était une fille d'à peine dix-sept ou dix-huit ans, à moitié ensevelie par la neige, couchée sur le côté, les bras recroquevillés devant elle. Elle portait une veste en fourrure de lapin synthétique, une jupe sombre, des collants noirs et, effectivement, des caoutchoucs jaunes. Wanda ôta l'un de ses gants et s'accroupit à côté du corps. Elle repoussa les longs cheveux bruns de la fille et posa la main sur son cou : sa peau avait la température de la neige.

Une lumière les baigna soudain. « Elle est morte ? » demanda Alice, la grosse lampe torche argentée à la main. Naturellement, elle avait eu la présence d'esprit de s'en munir : Alice était aussi calme et réfléchi que son père.

« Je vous ai dit de rester dans la voiture, protesta Wanda.

– Chelsea surveille Junie. Qui c'est ? »

Wanda ne reconnaissait pas la fille. S'il s'agissait d'une fugueuse qui tentait de rejoindre Des Moines, comment était-elle arrivée ici, à une centaine de kilomètres de la ville ? Et qu'est-ce qui l'avait tuée ? La température ? Un chauffard ?

Les bras de l'adolescente semblaient serrer quelque chose. Wanda eut un mauvais pressentiment. Elle posa la main sur l'épaule du corps et essaya de le faire rouler sur le dos, ne parvenant à le faire bouger que de quelques centimètres ; une congère s'était formée derrière le cadavre et l'immobilisait dans sa position. Wanda lui tira le bras — il paraissait lourd, mais pas raide —, le fit glisser le long de son flanc. Puis elle releva l'ourlet de sa veste.

Le bébé était emmitouflé dans ce qui ressemblait à des serviettes de bain. Seuls son petit visage gris, ses yeux clos, ses lèvres bleues étaient visibles. Wanda poussa un faible et triste gémissement. Elle glissa les mains sous l'enfant, une paume sous son cou pour le ramener contre sa poitrine. Il était froid, aussi froid que sa mère.

Alice se rapprocha et Wanda leva la main dans l'espoir de lui épargner ce spectacle. Du sang gelé raidissait la chemise pâle et la jupe sombre de la morte ; ses collants noirs en étaient couverts.

Alice avança malgré tout, les sourcils froncés. Elle ne cria pas, ne paniqua pas. Elle regarda le cadavre du bébé dans les bras de sa mère et dit : « On doit l’emmener à l’hôpital.

– Oh, ma chérie... ». Au cours de sa longue carrière d’infirmière, Wanda avait assisté à quelques miracles, mais aucun hôpital sur terre ne pourrait plus aider ce bébé. Elle le serra contre elle et se releva pour regagner le van.

« On ne devrait pas prendre la fille, aussi ? demanda Alice.

– On reviendra la chercher. » Wanda pouvait laisser la mère, mais abandonner un enfant, même mort, était au-dessus de ses forces.

Lorsqu’elles rejoignirent la voiture, elle fit monter Alice en premier avant de déposer le bébé dans ses bras aussi doucement que s’il avait été vivant. Les fillettes se penchèrent par-dessus le dossier des sièges, éberluées. « Vous avez trouvé un *bébé* ? » demanda Chelsea. Elle avait sept ans, Junie trois ans et demi.

Alice commença à répondre : « Il est...

– Rasseyez-vous, *toutes* », la coupa Wanda. Trois gamines hystériques ne lui seraient d’aucune aide. Et il lui fallait à tout prix éviter de pleurer.

Le van regagna la route. Tout le temps qu’elles étaient restées arrêtées, pas une voiture ne les avait dépassées, dans un sens comme dans l’autre. Le téléphone le plus proche était le leur, à trois kilomètres d’ici. Elle allait devoir appeler la police, ou les pompiers, et leur dire où trouver la fille.

Alice cria et Wanda faillit piler. « Alice, tu ne dois pas...

– Maman ! »

Le bébé avait ouvert les yeux.

Au bout d’un moment, Wanda dit seulement : « Ça arrive, parfois. » Elle avait parlé avec sa voix d’infirmière : Alice la croirait peut-être si elle employait ce timbre particulier.

« Il bouge », ajouta son aînée.

L’une des serviettes s’était ouverte et révélait une petite main grise. Wanda regarda la route, puis l’enfant, dont les petits doigts se plièrent.

Elle éprouva une pointe de panique : un nouveau-né ! Un nouveau-né mourant à sauver. Elle ne pouvait pas freiner brutalement ; le véhicule quitterait aussitôt la route. « Rapproche-le du chauffage, dit-elle. Ou rapproche-la, je ne sais pas. »

Elles mirent dix minutes pour rejoindre la ferme, dix minutes qui leur parurent une éternité. Les bras du bébé s’agitaient faiblement sous

ses linges, et ses lèvres remuaient en silence. Alice lui parlait comme elle parlait à Junie après un mauvais rêve : Ne t'inquiète pas, ma petite. Ne pleure pas.

Wanda remonta l'allée mais ne prit pas la peine de rentrer le van au garage. Elle coupa le moteur et prit le bébé des bras d'Alice. « Aide les filles à sortir, dit-elle.

– Chelsea, porte Junie dedans », relayait Alice avant de suivre sa mère dans la maison. D'une main, Wanda boucha la bonde de l'évier et fit couler de l'eau chaude. Le bébé la regardait fixement. Ses yeux avaient la couleur des nuages avant un déluge.

« On doit traiter son hypothermie », dit Alice.

Wanda avait depuis longtemps cessé de s'étonner de tout ce que savait sa fille. « Oui. Va me chercher des serviettes. »

Wanda dévêtit l'enfant. C'était un garçon. Il était bleu-gris de la tête aux pieds, avec un cordon ombilical tout noir de quelques centimètres, et un minuscule pénis gris. Des cheveux noirs, légèrement bouclés. Elle remua l'eau dans l'évier, estima que la température était bonne et y plongea le bébé.

Chelsea rapprocha une chaise pour mieux voir. Junie y grimpa avec elle et passa les bras autour de la taille de sa sœur. « On devrait lui donner un nom, dit cette dernière.

– Ce n'est pas à nous de le faire », répondit Wanda.

Le bébé semblait apprécier l'eau. Il battit des jambes, agita les bras. Il n'avait pas encore émis le moindre son. Alors, elle se rendit compte que sa poitrine ne bougeait plus. Non : elle n'avait pas bougé une seule fois. Le poupon ne respirait pas. Junie tendit la main pour le toucher.

« Écartez-vous, les filles. Ouste ! » Wanda n'avait jamais eu aussi peur en s'occupant d'un patient.

Elle résolut de traiter hypothermie et absence de respiration en même temps, aussi le berça-t-elle dans l'eau d'une main tout en pinçant ses petites narines de l'autre. Puis elle rapprocha ses lèvres de celles du bébé. Doucement, pensa-t-elle. Ses petits poumons sont fragiles.

Elle souffla un peu d'air dans sa bouche. La poitrine s'éleva d'un cheveu, retomba, ne bougea pas plus. Elle souffla encore, et encore. Au bout d'une minute, elle posa les doigts sur son cou. Pas de pouls.

Il la regardait avec ses yeux couleur nuage, parfaitement calme. Il leva la main, comme pour lui toucher le visage. Et ce fut à cet instant qu'elle prit sa décision. Si c'en était une. Si elle avait le moindre choix.



« Maman ? fit Alice. Il va bien ? Tu veux que j'appelle l'hôpital ?

– Non. Pas l'hôpital. » Alice commença à protester et Wanda ajouta : « Tout le monde est bloqué par la neige, de toute façon ; personne ne pourra venir jusqu'ici. Va coucher les filles, s'il te plaît. »

Alice réussit à mettre ses sœurs en pyjama, mais elles refusèrent de quitter la cuisine. Elles regardèrent Wanda travailler, et bientôt cette dernière transpirait comme un coureur de marathon. Au bout d'une demi-heure, le bébé ne se portait ni mieux ni plus mal malgré sa résurrection forcée. En fait, il semblait apprécier le processus. Il transformait l'air qu'elle lui insufflait en gargouillis, en soupirs et en gémissements. Ses premiers sons.

« On doit appeler la police, dit Alice.

– Pas question. » Wanda sortit le bébé de l'eau et il remua les bras comme s'il avait envie d'y retourner. « Pas encore. »

Alice baissa la voix. « Tu sais ce qu'il est. L'une des choses de cette nuit-là. » Alice était assez grande pour lire les journaux, regarder les informations.

« Ça se passait dans l'est, dit Wanda. Et ils ont tous disparu, à présent. » Le président avait annoncé que les créatures avaient été tuées — ou quelque autre terme qui puisse s'appliquer à la destruction de leur corps. Si la police découvrait l'existence de ce bébé, elle le détruirait lui aussi.

Junie avait réussi à se hisser de nouveau sur la chaise. Elle tapota doucement la tête de l'enfant. « Pi-tit bébéééé, chantonnait-elle. Pi-tit bébé tout vieeeeu. »

Alors, la poitrine du nourrisson se souleva et il poussa un long soupir.

« Il apprend à parler, dit Chelsea.

– Il babille, c'est tout », corrigea Wanda. Comment avait-il appris à faire ça ? Ses côtes remuèrent encore, et sa bouche émit un sifflement chuintant. Wanda colla l'oreille contre sa poitrine ; elle n'entendit rien d'autre que son propre pouls dans son tympan. Peut-être apprendrait-il à faire battre son cœur ?

Puis elle se dit : Oh, non, je ne peux pas. Mais bien entendu, elle le devait.

« Les filles, je dois vous dire quelque chose d'important », commença-t-elle. Elle prit Junie sur sa hanche. « Alice, Chelsea, donnez-moi la main. » Elle leur fit poser leurs paumes, l'une sur l'autre, au sommet de la tête du bébé, *l'imposition des mains*, comme le

faisaient les diacres quand quelqu'un était terriblement malade ou particulièrement troublé. Une concentration de prières.

Alice dit : « Qu'est-ce que tu fais, maman ?

– Nous devons faire une promesse solennelle. Un serment. » Elle prit une inspiration. « On ne devra parler à personne de cet enfant.

– Pourquoi ? demanda Chelsea.

– Personne, répéta Wanda. Du moins dans un premier temps. Vous pouvez me le promettre ? Junie ?

– Je te le promets », dit Junie. Puis Chelsea : « Je n'en parlerai à personne.

– On ne devrait pas, insista Alice. On devrait le dire à la police. » Chelsea poussa un glapissement indigné et Alice se reprit : « Bon, *d'accord*. Je promets. »

Wanda se pencha et embrassa le front du bambin. « Notre secret », dit-elle.

Son esprit travaillait à toute vitesse. Elle devait quand même appeler la police pour signaler la morte. Elle allait leur dire qu'elle avait vu quelque chose, sans être sûre de rien. Elle ne mentionnerait pas l'enfant.

« On devrait l'appeler Grison, proposa Chelsea.

– C'est pas un chat, rétorqua Alice. On ne devrait pas lui donner de nom.

– On l'appellera John, dit Wanda, se surprenant elle-même.

– C'est tout ? fit Alice. *John* ?

– Frère John<sup>1</sup> », ajouta Chelsea.

Le bébé les regarda. Puis cligna des yeux. C'était la première fois.

« Un garçon comme ça aura grand besoin d'un nom ordinaire », dit Wanda.

Ce premier soir, un samedi, Wanda coucha le bébé dans son lit, mais il ne dormit pas. Il reposait là, gargouillant pour lui-même, agitant les bras et battant des jambes. Wanda finit par s'endormir durant ce qui ne lui parut être que quelques minutes. Le bébé ne se calma pas une seconde, mais ne pleura pas non plus. Vers l'aube, elle le

---

<sup>1</sup> En anglais, la chanson « Frère Jacques », citée en début de roman, s'appelle « Brother John ». [NdT.]

prit dans ses bras et l'emmena dans le salon, où elle le berça jusqu'à ce que les filles se réveillent. Wanda appela l'hôpital pour se faire porter pâle et se rassit, épuisée, cependant que les fillettes se relayaient pour tenir le nourrisson. Il resta éveillé toute la journée, ne fit pas la sieste, ferma à peine les yeux.

Le nourrir s'avéra problématique. Il faisait souvent claquer ses lèvres bleues et remuait les gencives, mais il se détournait quand on lui proposait du lait ou de l'eau. Wanda frémissait à l'idée de ce qu'il pouvait désirer ; ce jour-là, elle lui apprit à avaler du lait artificiel, mais il le régurgitait quelques heures après. Elle doutait qu'il puisse digérer n'importe quel genre de nourriture.

Après le souper, elle alla chercher le berceau à la cave — Junie n'avait cessé de s'en servir qu'un an plus tôt — et l'installa à côté de son lit. Le bébé refusa d'y dormir. Elle lui chanta une berceuse et lui frotta le dos, mais après une demi-heure passée au-dessus du couffin, elle renonça et le recoucha dans son propre lit, où il babilla, geignit et remua jusqu'au matin.

Le lundi, elle n'alla pas travailler, et il en alla de même le mardi. Elle ne pouvait pas se permettre davantage d'absences, mais elle ne pouvait pas non plus confier le bébé à la vieille dame qui avait gardé Junie. Le mercredi matin, elle dit à Alice : « Tu as la mononucléose. Tu n'iras pas à l'école pendant deux semaines. Chelsea te rapportera les devoirs.

- C'est pas juste !
- Ce n'est que temporaire. »

Wanda apprit à s'endormir malgré les bruits et les mouvements, et s'habitua au contact froid du corps du bébé contre le sien. Il passa la nuit à s'essayer à de nouveaux sons. Enfin, il découvrit une sorte de vagissement à même d'attirer l'attention de Wanda, un long cri aigu qui cessait dès qu'elle ou l'une des filles le prenait dans ses bras. Pas de larmes — il ne pleurait jamais — et il ne paraissait jamais grognon. Il aimait tout simplement être dans leurs bras.

Le matin où Alice devait retourner à l'école, Wanda mit le bébé dans une barboteuse qu'elle lui avait fabriquée à partir d'un vieux peignoir, glissa une ceinture de cuir dans les passants dorsaux et l'attacha ainsi dans le berceau. Alice en fut horrifiée. « C'est pas un *chien*. » Wanda ravala toute l'amertume de la culpabilité qu'elle éprouvait et lui dit qu'il n'en souffrirait pas. À la pause repas, elle rentrerait rapidement pour voir si tout allait bien, et dès que les filles reviendraient de l'école, elles le libéreraient.

John sembla peu perturbé par ces nouvelles dispositions. Il ne refusa pas la barboteuse lorsque Wanda la lui passa. Tous les matins, il était satisfait d'être attaché, et toutes les après-midi, heureux d'être libéré. Elles jouaient avec lui, le nourrissaient, et il régurgitait tout. Il refusait de mourir ou de grandir.

S'il avait montré le moindre signe de mal-être, Wanda aurait été obligée de l'emmener chez un docteur. Elle travaillait à l'hôpital depuis des années et faisait confiance à quelques infirmières, ainsi qu'à un médecin ou deux, mais elle doutait qu'aucun d'eux n'ait pu ou voulu garder le secret. Ils verraient ce bébé comme un danger, un porteur de maladie. Le gouvernement avait annoncé la destruction de toutes les victimes de l'épidémie, mais les journaux signalaient régulièrement que des morts ambulants avaient été aperçus en Pennsylvanie ou à New York, et les tabloïds évoquaient chaque semaine des hordes de créatures surnaturelles cachées quelque part, prêtes à attaquer. Un jour, Alice ramena un exemplaire du *National Enquirer* à la maison, les yeux rougis par des larmes contenues, et le jeta violemment sur la table de la cuisine. La couverture montrait un homme gris avec un impact de balle sur le front.

« Ces photos sont des faux, lui dit Wanda. Ils font ça tout le temps. » Elle serrait John dans ses bras, lequel semblait ravi de voir Alice.

« Et après ? fit cette dernière. C'est ce qu'ils lui feront. » Wanda étreignit sa fille, et John gloussa entre elles. « Qu'est-ce qu'on va faire, maman ? » Alice avait fait volte-face depuis la nuit de la découverte de John ; désormais convaincue qu'elle devait protéger le bébé du monde extérieur et non sa famille de cet enfant diabolique, elle s'était proclamée grande ordonnatrice des subterfuges.

Mais Wanda était l'adulte, la *seule* adulte, même, depuis le cancer qui avait emporté Ervin. « Je trouverais bien quelque chose », dit-elle.

D'une manière ou d'une autre, elles réussirent à tenir secrète l'existence du bébé. Elles avaient eu de la chance, jusque-là. Le corps de la mère avait été récupéré au bord de la route, étiqueté Jane Doe<sup>2</sup> et

---

<sup>2</sup> Aux États-Unis, un cadavre désigné John Doe (ou Jane Doe pour une femme) signifie que l'identité de ce dernier demeure inconnue. [NdE.]

brûlé (cette année-là, on brûlait tous les corps aussi vite que possible) sans qu'un éventuel bébé disparu ne soit mentionné. Par chance, la maison de Wanda était à l'écart de la route, entourée de champs de blé et de soja, si bien qu'aucun voisin ne venait jamais jeter un œil par leurs fenêtres. Les rares visiteurs étaient détectés alors qu'ils se trouvaient encore au bout de l'allée, aussi disposaient-elles d'assez de temps pour cacher le bébé dans la chambre du fond.

Alice, la maîtresse des secrets, faisait la leçon à ses cadettes. Elle interrogeait Chelsea presque tous les jours pour savoir si cette dernière n'avait pas parlé de John à l'école. Et même Junie, qui ne voyait presque personne durant l'hiver, hormis lorsque la nounou la gardait ou à l'église, comprenait qu'on leur arracherait John si quelqu'un apprenait son existence. Alice lisait à ses sœurs des passages du *Journal d'Anne Frank*, ce que Wanda trouvait assez indélicat, mais cela les aida à comprendre la situation : Junie lui demanda si elles allaient cacher John dans le grenier.

Elles s'en sortaient bien. Elles gardaient leur secret. Puis vint ce jour d'avril où Junie fit discrètement sortir John de la maison pour l'emmener voir le veau né de l'autre côté de la route une semaine plus tôt.

Wanda revenait de la grange lorsqu'elle tomba sur une voiture inconnue garée dans l'allée. Un homme maigre, les cheveux noirs, fumait une cigarette appuyé contre le pare-chocs avant. La porte de la maison était ouverte.

Wanda lâcha le sac de nourriture pour chat qu'elle tenait et courut. Lorsqu'elle se trouva à quelques mètres de la voiture, elle adopta une marche rapide et lança : « Bonjour. Je peux vous aider ? »

L'homme était asiatique, mais Wanda n'aurait su dire s'il s'agissait d'un Chinois, d'un Japonais ou autre. Il ne répondit pas, fit un geste en direction de la maison et tira sur sa cigarette.

Wanda entra, puis se figea sur le seuil de la cuisine. Une femme, asiatique elle aussi, était assise près de la table et berçait John. Junie se tenait debout à côté d'elle, avec un garçon qui semblait avoir cinq ou six ans. Ce dernier avait la main sur la poitrine de John, et le bébé serrait l'un de ses doigts.

Junie aperçut sa mère et cria : « J'ai pas fait exprès. C'était un accident ! » Puis elle déguerpit en direction de sa chambre.

La femme la regarda partir avant de lâcher quelque chose à son fils dans une langue étrangère. Le garçon traduisit. « Voici ma maman, Mme Cho. Elle dit qu'elle est désolée d'être entrée chez vous.

– Ça va », répondit Wanda par réflexe malgré son cœur qui battait la chamade. Elle avança, tendit les bras vers le bébé. La femme hocha la tête et lui remit John.

Le garçon continua : « Votre fille marchait toute seule au bord de la route. On a failli lui rentrer dedans. »

La femme opina comme si elle comprenait. On l'aurait cru habillée pour l'église : rouge à lèvres clair, cheveux bouclés, robe à pois bleus, chaussures à talons. Son fils portait un short et une chemise à boutons.

« On vient d'acheter une maison », dit le garçon. Il parlait mieux anglais que Junie. « Plus bas, sur la route. Il y a des souris, mais mon papa va les tuer.

– Je n'en doute pas », dit Wanda. Il parlait sûrement de la maison de la veuve Allen, inoccupée depuis la mort de cette dernière l'année passée. « Je vais coucher le bébé, pour sa sieste. Tu peux l'expliquer à ta maman ? Et remercie-la d'avoir surveillé Junie. »

L'enfant parla à sa mère dans leur langue — du coréen, selon Wanda. Ils échangèrent quelques mots, puis l'enfant dit : « Elle vous demande encore pardon, mais elle doit vous poser une question. » Il hésita avant d'ajouter : « Elle veut savoir si votre bébé a... euh... besoin d'aide. » Il posa une question à sa mère, qui prononça quelques phrases d'un ton doux. « Des médicaments ? »

Mme Cho regarda Wanda avec calme. Celle-ci n'arrivait pas à déterminer si sa visiteuse avait deviné ce qu'était John. Avait-elle entendu parler de l'épidémie de l'automne dernier ?

« Non, répondit Wanda. Pas la peine. Merci quand même. Il a une maladie de la peau. Mauvaise circulation du sang. Tu connais ce mot ? *Circulation* ? »

Mme Cho se releva, lissa sa robe puis toucha la tête de John. « Bon bébé », dit-elle.

Le garçon tendit la main vers John, qui lui attrapa encore le doigt. « Je crois qu'il m'aime bien. »

Le lendemain matin, John avait grandi ; Wanda en était sûre. Elle piocha un mètre ruban dans le tiroir de la cuisine et le mesura, de la fontanelle aux pieds. Elle se pesa sur la balance de la salle de bains,

d'abord avec John dans les bras, puis seule. Ensuite, bien qu'elle connaisse les chiffres par cœur, elle prit le bloc-notes et compara ces mesures à celles qu'elle avait prises et notées le soir où elle l'avait trouvé ; des nombres qui n'avaient pas évolué au cours des semaines suivantes.

John avait gagné près de huit centimètres. Et il pesait cinq cents grammes de plus.

Cette après-midi-là, elle prépara un *red velvet cake*, demanda à Alice de s'occuper de John et Junie, puis mit Chelsea dans la voiture et descendit la route sur quatre cents mètres. La maison Allen était aussi décrépite qu'à la mort de la veuve, mais le gazon avait été tondu ; après que Mme Cho l'eut fait entrer, Wanda constata aussi que le sol et les murs avaient été nettoyés et que la famille s'était déjà installée. Elle fut déçue de ne voir qu'une poignée de décorations typiquement coréennes : une nappe imprimée de motifs floraux aux couleurs trop vives pour le Midwest, deux bougeoirs exotiques et un livre à la couverture frappée de pictogrammes qu'elle pensa — espéra — être la Bible.

Mme Cho accepta le gâteau et son fils traduisit. « Peux-tu dire à ta mère que nous aimerions que tu viennes jouer chez nous ? demanda Wanda.

– Tu pourrais m'aider à nourrir les chats, ajouta Chelsea. On en a plein la grange. »

Le garçon, qui se prénomait Kwang, semblait enthousiasmé par l'idée, mais il étudia prudemment le visage de sa mère tandis qu'elle considérait l'invitation. Elle finit par répondre. Kwang traduisit : « Elle veut savoir, pour le bébé de pierre. Non, pas de pierre. Vous savez...

– Le bébé de pierre va très bien, dit Wanda. Il ne représente un danger pour personne. »

Le garçon mit près d'une minute à traduire. Wanda n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait bien raconter à sa mère, mais cette dernière finit par acquiescer.

« Oui, dit Mme Cho. Merci. Demain. »

Kwang vint les voir le lendemain, et le surlendemain. Après chaque visite, Stony grandissait un peu plus. Au bout de quelques jours, il sut marcher. La semaine suivante, il parlait. À la fin de l'été, les deux garçons faisaient exactement la même taille et le même poids, et ils étaient devenus inséparables.





## CHAPITRE DEUX

1974

*Easterly, Iowa*

LE JOUR OU ils inventèrent l’Inexorable, ils décidèrent de le soumettre à l’épreuve d’une carabine à air comprimé, d’un arc et de flèches, et enfin d’un couteau. Ils commencèrent par la carabine.

Comme la plupart de leurs expériences, elle se déroulerait à l’intérieur de la grange, loin des yeux de la mère et des sœurs de Stony. Ce dernier était adossé au mur. Il portait un masque de ski rouge, avec un « I » tracé au Magic Marker sur le front. Kwang prit position à trois mètres de lui. Il activa la pompe de l’arme à cinq reprises, réfléchit un instant et le fit une sixième fois.

« Doucement, dit Stony.

– Baisse les mains, répondit Kwang.

– Tu vas m’avoir en pleine tête.

– Non, je ne vais pas t’avoir en pleine tête. Et puis, t’es l’Inexorable, non ?

– Je déteste ce nom. L’Inexorable *qui* ? C’est comme appeler Hulk “l’Incroyable” tout court.

– On en a déjà discuté ! C’est “l’Inexorable”, c’est tout. Comme “la Chose.” Allez, baisse les mains.

– Je vois le trou du canon. Si tu... » Un léger *pop*, et la bille frappa Stony juste au-dessus de la pomme d’Adam. « Créatin !

– Oh, allez, ça va. Ça fait mal ?

– Tu m’as eu en plein *cou* !

– Oui, mais ça fait mal ? »

Non, ça ne faisait pas mal, pas vraiment. Ça piquait un peu. Ou peut-être était-ce l'idée du projectile qui le piquait. La douleur était comme ça. Elle s'évanouissait sitôt qu'il n'y prêtait plus attention.

Stony baissa le masque, puis leva le nez vers les poutres tandis que Kwang lui examinait le cou. La peau de Stony était d'un brun grisâtre — la couleur des côtelettes de porc de la veille, selon Alice — et aussi sèche que du papier. « Je vois même pas où elle t'a touché, dit Kwang. Nan, pas de bobo.

– Tant mieux. » Sa mère lui avait interdit de revenir avec de nouvelles plaies. Il arborait un arc de cercle de points de suture sur l'épaule, suite à une chute sur un tuyau en métal l'été précédent (Kwang le poursuivait). Et la semaine dernière à peine, la tondeuse à gazon lui avait expédié un caillou dans la cuisse, qui y avait laissé une entaille profonde aussi large qu'une pièce de cinquante cents.

« Essayons l'arc et les flèches. » Stony fit la grimace et Kwang ajouta : « Quoi, tu te dégonfles ?

– Ça m'étonnerait que les criminels utilisent des arcs et des flèches. »

Kwang secoua la tête. « Tu veux passer directement au couteau ? » Il ramassa l'arc et prit l'une des flèches à pointe d'acier. « Ça, c'est juste pour s'échauffer. C'est rien.

– Alors pourquoi je t'en tirerais pas quelques-unes dessus, hein ?

– Eh, c'est toi qui es invulnérable. » *Invulnérable*. Un mot sortit d'une bande dessinée. Kwang possédait deux boîtes en carton pleines de comics — les Teen Titans, Thor, Tales of Suspense... et ce n'était que la lettre T — auxquels Stony accédait en fonction d'une série de règles strictes que Kwang seul comprenait ou voulait bien partager. Ainsi, Stony pouvait lire les numéros 51 à 62 de l'Invincible Iron Man, mais pas question qu'il touche le 63 ni ceux qui suivaient. « Qu'est-ce que tu vas faire quand ils te poursuivront ? demanda Kwang. Tu dois être sûr de pouvoir encaisser, pas vrai ? Et puis, je vais te tirer dans la jambe, c'est tout.

– En tout cas, si quelqu'un m'attaque avec des flèches, je m'enfuis. »

Kwang recula d'une douzaine de pas puis se retourna. « Tu as un superpouvoir », dit-il. Il encocha une flèche et banda l'arc. « Et un grand pouvoir implique... »

La porte de la grange s'ouvrit à la volée, frappant Kwang au moment où Junie lançait : « Ah, te voilà ! »

Stony se retrouva tout à coup sur les fesses tandis que Junie hurlait. Il baissa les yeux : le trait était enfoncé d'un pouce dans le côté gauche de son t-shirt des Cubs, pile à travers le « C » qui l'ornait.

« C'était génial ! » s'écria Kwang.

Stony secoua la tête. « Maman va me tuer. »

Le jour où Wanda Mayhall apprit à ses filles à garder des secrets, elle était à mille lieues d'imaginer que ces dernières puissent retourner cette aptitude contre elle. Or, la fratrie formait depuis une sorte de cercle de confiance autour de Stony, un champ de force à base de « tout va bien » autant conçu pour empêcher leur mère surmenée de craquer complètement que pour dissimuler Stony aux yeux du monde.

Junie était plus petite que lui de plusieurs centimètres, mais elle était techniquement plus âgée et prenait son rôle de grande sœur très au sérieux. Elle l'attrapa par le poignet et l'entraîna vers la maison tout en appelant Chelsea. Pendant l'année scolaire, c'était Mme Cho qui le surveillait quand leur mère travaillait, mais en été, ses sœurs s'occupaient de lui ; Alice étant au travail, c'était Chelsea la plus gradée de la fratrie.

Ils la trouvèrent sous le porche arrière, sur le fauteuil à bascule, ses pieds nus posés sur la rambarde. Maintenant adolescente, du haut de ses treize ans, elle avait décrété qu'elle n'était pas *coincée* tous les jours à la maison avec ses frères et sœurs, mais qu'elle *s'occupait* d'eux. Elle avait passé l'essentiel de l'été à hurler après Junie et Stony, à lire des livres de Carlos Castaneda, à écouter KRNQ et à bavarder au téléphone avec ses amies. Maman les appelait quand elle le pouvait, entre deux consultations, ce qui les cantonnait effectivement à la maison. Stony ne s'en offusquait pas puisqu'il n'avait *jamais* le droit de quitter la ferme.

C'était le premier des commandements qui régissaient sa vie : se cacher. Ne jamais sortir de la propriété, ne jamais répondre au téléphone, ne jamais se laisser apercevoir par un visiteur. La famille Cho constituait l'unique exception à cette règle. Sa mère lui avait parlé de sa maladie congénitale. Elle lui avait révélé que certains ignorants le croiraient mort, même si manifestement ce n'était pas le cas, et contagieux, alors qu'il ne l'était absolument pas ; du coup, il devait se cacher.

Lorsque Junie, Stony et Kwang déboulèrent par la porte de derrière, Chelsea ferma précipitamment le magazine qu'elle lisait et le

posa face cachée sur ses genoux. Puis elle remarqua la flèche qui dépassait de la poitrine de son frère. « Qu'est-ce que vous avez encore fait ?

– C'était un accident », dit Stony. La vieille blague familiale.

Chelsea rangea le magazine dans sa sacoche de chanvre puis fit s'asseoir Stony. En cillant, elle passa les doigts dans le trou de son t-shirt.

« Ne le déchire pas », dit Stony. C'était le numéro 14, Ernie Banks.

« Pauvre débile », répondit-elle. Elle souleva le t-shirt par-dessus le projectile et le glissa sous son menton. Il n'y avait pas de sang — il n'avait jamais saigné de sa vie — mais elle fit quand même la grimace. La flèche était plantée dans sa chair comme un roseau dans la vase.

« On doit l'arracher ? demanda Junie.

– Non ! Ça serait encore pire.

– Ben, on peut la laisser là », dit Kwang. Mauvaise idée. Les filles se tournèrent à l'unisson vers lui pour lui rappeler que tout était de sa faute — ce qui, pour l'essentiel, ne souffrait aucune discussion — et finirent par le chasser de chez elles. Puis elles se mirent en devoir de réprimander Stony.

« Mince, Stony, dit Chelsea, il t'a tiré en plein cœur. Tu aurais pu mourir ! » La remarque fit éclater Junie en sanglots.

« Ça va, Junie, répondit Stony. Ça ne fait pas mal. » Mais en y repensant, c'était bizarre. Une blessure comme ça aurait dû s'avérer au moins un peu douloureuse, non ? Maman disait que la maladie de Stony le rendait différent de tout le monde et lui permettait de faire des choses dont les autres restaient incapables. Il n'empêche, le cœur était un organe important, pas vrai ?

« On a besoin d'Alice », dit Chelsea. C'était toujours Alice qui le rafistolait et le recousait, mais elle travaillait au Tastee-Freeze d'Easterly et ne rentrerait pas avant le souper, en même temps que maman.

« Il n'y a qu'à casser la tige, proposa Stony. Je cacherai le reste jusqu'à ce qu'Alice puisse l'enlever. »

Elles allèrent chercher la grosse boîte à outils métallique de leur père dans la grange. Ervin Mayhall avait possédé assez d'outils pour réparer n'importe quoi, hormis son cancer. Dans cette pile de formidables instruments, elles choisirent une paire de pinces qui ressemblaient à des cisailles. Stony se coucha par terre, dans la poussière, et serra la base de la flèche, près de sa poitrine, pendant que

Chelsea refermait la pince et forçait. Il sentit la pointe du projectile remuer en lui mais ne voulut pas lui dire d'arrêter. Enfin, Chelsea réussit à couper la tige de fibre de verre. Ce qu'il restait de la flèche tendait le tissu du t-shirt comme un petit chapiteau.

« On ne peut pas la couper plus près, sinon on n'aura plus de prise », dit Chelsea. Elle dégoulinait de sueur ; dans la grange, la température était étouffante.

« Peut-être que tu pourrais mettre un manteau, pendant le dîner ? proposa Junie.

– Non, vous direz que je mange chez Kwang, répondit Stony. Je me cacherai ici jusqu'à ce vous préveniez Alice. »

Cela devint leur plan. À quatre heures et demie, trente minutes avant l'heure habituelle du retour de maman, il se rendit dans la grange et chassa les chats à moitié sauvages qui y avaient élu résidence. Après seulement quelques minutes d'exil, Junie revint avec une pile de livres des Frères Hardy prise dans sa chambre. Elle avait neuf ans, lui quatre, mais il possédait le physique et les manières d'un enfant de dix ans. Elle le maternait autant qu'elle le prenait pour modèle. Elle-même ne lisait pas, mais elle appréciait l'appétit de Stony pour la lecture. Stony estimait pour sa part qu'il n'y avait là rien d'admirable : il était un petit garçon qui ne dormait jamais, dans une maison où l'on ne tolérait pas la présence d'un téléviseur. Qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre de tout son temps ?

« Autre chose, frère John ? » demanda-t-elle.

Il faillit lui signaler qu'il avait déjà lu au moins deux fois chacun de ses Frères Hardy, mais il ne voulut pas la peiner. Elle essayait seulement de lui faire plaisir. « Ça va, répondit-il.

– D'accord. » Elle l'embrassa sur le front, de la même manière que leur mère les embrassait tous, et sortit en courant.

Il passa quelque temps à feuilleter *Le Secret du vieux moulin*, à regarder les illustrations, puis se souvint du magazine que Chelsea lisait sur le porche — celui qu'elle avait soigneusement caché aux enfants. C'était forcément plus intéressant que de suivre encore Frank et Joe dans leur chasse aux faussaires. Il se faufila hors de la grange, courbé en deux pour que sa mère ne le voie pas depuis la fenêtre de sa chambre, et courut vers l'arrière de la maison. Le sac multicolore de Chelsea était encore sous le porche, près du fauteuil à bascule. Se relever l'aurait exposé à quiconque se trouvait dans la cuisine, aussi se coucha-t-il pour franchir la pelouse en rampant sur les genoux et les coudes, façon commando : l'Inexorable, échappant aux agents de

l'Hydra. Lorsqu'il atteignit le porche, il envoya la main entre les piliers de la rambarde et tira le sac vers lui. Le magazine y était rangé, plié. Il le sortit. C'était un numéro du *Time*, dont la couverture était ornée d'une photo de champ de bataille gris. Il le glissa dans sa poche arrière. Mission accomplie !

Il entreprit de faire demi-tour, toujours en rampant, mais décida de risquer un coup d'œil dans la cuisine. Il se releva lentement, la tête penchée en arrière, jusqu'à ce que son nez dépasse de la rambarde et qu'il puisse voir par la fenêtre. Sa mère et ses sœurs étaient à table et commençaient à peine à faire tourner le plat de gratin de spaghettis. Il détestait rater le dîner. Non pas à cause du repas lui-même, qui n'était jamais que de la nourriture — non, des *produits alimentaires*, un terme qu'il avait lu sur une boîte de bâtonnets de poisson FishStix du Commandant Calhoun. Il pouvait manger, mais il ne sentait aucun goût. Il ne savait pas si un plat était bon ou mauvais tant que ses sœurs ou Kwang n'avaient pas prononcé leur verdict. *Délicieux, épicé, miam* constituaient des petits drapeaux qu'il plantait mentalement dans tout ce qui apparaissait dans son assiette et qu'il mémorisait pour la fois suivante. Le chocolat, d'après Chelsea, était la meilleure nourriture jamais inventée. Le kimchi de Mme Cho était ce qu'il y avait de pire, à moins que le repas ne se déroule en présence de M. Cho, qui grognait son contentement en dévorant son assiette. Stony ne voulait offenser ni sa mère, ni Mme Cho, aussi avait-il rapidement décidé *d'adorer* tout ce qu'on lui servirait ; or, la meilleure façon de prouver qu'on aimait quelque chose était de tout ingurgiter. Il s'apprit à mâcher, mâcher, mâcher, remplissant son estomac comme le sac d'une tondeuse à gazon ; suite à quoi il se faufilait discrètement dans les toilettes pour tout vomir. Il avait depuis longtemps cessé de trouver le processus étrange — ça ne pouvait, de toute façon, être plus bizarre que faire sortir du caca de ses fesses — mais ça prenait du temps. Il poursuivait la pantomime parce qu'il aimait être assis à table avec ses sœurs et les entendre parler de leurs meilleures amies, de leurs ex-meilleures amies, du prof de biologie coiffé comme Jack Lord, et il aimait la manière dont sa mère souriait pour elle-même lorsqu'il lui disait adorer les spaghettis grillés qui restaient collés sur les bords du plat.

Junie jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre et l'aperçut. Il se figea, mais sa sœur se retourna précipitamment vers la table et déclara d'un ton définitif : « On a oublié de dire les grâces ! Fermez tous les yeux. »

Il plongea au sol en contenant un rire naissant, puis rampa jusqu'à sa planque avec son trophée.

Kwang devina que Stony se cachait dans la grange. Peu après sept heures, il se faufila entre les grands battants de la porte et gravit l'échelle jusqu'au grenier.

« Eh, ça va ? demanda-t-il. Elles te l'ont enlevé ? »

Stony était adossé à un vieux sac de grains et regardait dans le vide, le *Time* ouvert sur les genoux.

« Écoute, je suis désolé de t'avoir tiré dessus, d'accord ? Je te promets que je le ferai plus. »

Stony sembla à peine remarquer sa présence. « Je-je crois que je suis...

– Quoi ? Ça fait mal ? »

Stony lui tendit le magazine. La photo de couverture en noir et blanc représentait un champ jonché de cadavres. Un titre rouge indiquait « Cinquième Anniversaire ». Puis, en dessous, des lettres noires interrogeaient : « Et si ça recommençait ? »

« Regarde les images. »

Kwang feuilleta le magazine et s'arrêta sur une double page illustrée d'un champ de mauvaises herbes parsemé de corps. Des hommes les jetaient dans un énorme bûcher. « Wow, il y en avait des tas.

– Des *zombies* », dit Stony. Il n'avait jamais prononcé le mot à haute voix, jusque-là, et ne savait pas vraiment ce qu'il signifiait. « Des tas de zombies. »

Il prit le magazine des mains de Kwang et l'ouvrit sur une autre page. « Il y en avait des milliers et des milliers. Ils étaient partout à New York, dans le New Jersey, en Pennsylvanie et ailleurs. Ils ont tué des tas de gens. On ne t'a pas dit, à l'école, à quel point c'était grave ?

– Peut-être. Je ne sais pas. En histoire, on n'en est même pas à la Guerre de Corée. » D'après Kwang, personne ne connaissait rien à la Corée. Ses camarades de classe le croyaient tous vietnamien. « Et alors ? Bon, il y a eu des tas de morts.

– Kwang, ils les ont tous tués. Tous ceux qui avaient la maladie.

– Je croyais qu'ils les avaient envoyés dans un hôpital ou quelque chose comme ça.

– Moi aussi. C'est ce que maman m'a dit. Mais il n'y a jamais eu d'hôpital. Ils les ont rassemblés, ils les ont tués et ils les ont brûlés.

– Mince », fit Kwang. Ils parcoururent de nouveau les photos, ensemble. Puis Kwang dit : « Est-ce que ta mère le sait ? »

Stony le regarda. « Bien sûr, qu'elle le sait. Tout le monde le sait. Mes sœurs, ta famille. De toute ma vie, personne ne m'a rien dit.

– C'est pas comme si tu étais très vieux...

– La ferme. » Stony se releva et marcha jusqu'à la porte du grenier, qui était entrouverte. De là, il voyait le van de sa mère, dans l'allée, et l'antique pick-up que conduisait Alice. Les Frères Hardy l'auraient qualifié de « vieux tacot ». « Si la police me trouve, elle me tuera.

– Ils peuvent pas te tuer, dit Kwang. Tu es l'Inexorable. » Stony émit un bruit écœuré et Kwang insista : « Sans rire, c'est pour ça que tu t'entraînes ! Quand ils viendront te chercher, tu seras prêt.

– Arrête. C'est pas une blague.

– Écoute, ils ont tué tous ces types parce qu'ils sont devenus fous et ont mangé d'autres gens. Tu veux manger personne, pas vrai ?

– Pas toi. T'as sûrement le goût du chou épicé.

– Tu vois, on n'a pas à se méfier de toi.

– Se méfier ? Qui t'a dit de te méfier de moi ?

– Personne.

– Qui ?

– Personne ! Mon père, peut-être.

– Quoi ? Quand ?

– Il disait ça tout le temps mais Mère lui a dit d'arrêter. »

Stony se sentait nauséux. « Je croyais que ton père m'aimait bien. Il me laisse le regarder quand il travaille sur les voitures.

– Mon père n'aime personne, alors pourquoi il t'aimerait ?

– D'accord, ça va ! Mais... va-t-en, d'accord ?

– Allez, Stony...

– Sors ! » Stony se retourna et poussa brutalement Kwang, qui tomba sur les fesses. Le magazine s'envola de ses mains.

« Tu ne comprends pas ? On me *traque*. » Stony ramassa le *Time* puis avança jusqu'au bord du grenier. « Et quand ils me trouveront, ils me tueront. »

Il fit un pas en avant. Presque quatre mètres de vide, puis le claquement bruyant de ses pieds qui frappaient la terre tassée. Il ne ressentit aucune douleur, mais la pointe de flèche enfouie dans sa poitrine vibra comme un diapason.

Il s'enfuit en courant.



Une fois qu'elles eurent entamé les recherches, il ne leur fallut pas longtemps pour le retrouver ; elles se contentèrent de suivre la piste qui reliait le champ envahi d'herbes des Mayhall jusqu'aux maigres sillons de blé des Cho, un sentier de terre que Stony et Kwang avaient dégagé pour leurs camions Tonka et leurs modèles réduits de tanks. Stony était recroquevillé parmi les arbres qui marquaient la limite du terrain et le protégeaient du vent, un bosquet où, deux étés plus tôt, lui et Kwang avaient construit un fort fait d'aggloméré et de plaques de plâtre Sheetrock. Stony entendit les voix de ses sœurs au loin, puis leva la tête pour apercevoir le rayon de la lampe torche qui dardait dans sa direction. Il posa le magazine contre le mur et le couvrit d'un bout de carton.

Depuis qu'il avait quitté la grange, il avait décidé de s'enfuir, puis de rester, changeant d'avis une dizaine de fois. Sa famille lui avait menti. On l'avait traité comme un bébé. Évidemment, il ne pouvait plus leur faire confiance. Et puis, il était l'Inexorable, non ? Il pouvait courir toute la nuit, se cacher durant le jour et couvrir des centaines de kilomètres sans jamais se fatiguer. La seule chose qui l'empêchait de fuir, au final, c'était qu'il ne savait où aller.

Le faisceau de la lampe vint danser sur son visage. Alice s'agenouilla devant le fort, Junie sur les talons. « N'aie pas peur, dit cette dernière.

– Ça va », répondit Stony.

Alice braqua la lampe sur sa poitrine et lui demanda d'ôter son t-shirt. « Nom de *Dieu* ! s'écria-t-elle. Vous avez tiré de *vraies* flèches ?

– Sur moi, seulement, dit Stony.

– Alors, ce n'est pas grave, c'est ça ? » Elle examina la blessure. « Je pourrais sans doute te l'enlever maintenant. Mais on risque de déchirer quelque chose à l'intérieur. Il va falloir te recoudre, petit.

– D'accord. Tout ce que tu veux. » Elle l'avait déjà rafistolé une dizaine de fois. Il ne savait pas comment il ferait lorsqu'elle partirait à la fac. Dans quelques jours, elle déménagerait pour Iowa City. Qui allait le réparer, alors ? Sûrement pas Chelsea. Elle était trop douillette. C'était probablement pour ça qu'elle n'avait pas accompagné ses sœurs. « On peut faire ça ici ?

– Ben non. Il faut te recoudre de l'intérieur vers l'extérieur. Il va nous falloir plein de lumière. Et c'est maman qui va devoir s'en charger.

– Quoi ? Non !

– Désolée. Allez. »

Il ne protesta pas davantage. Quand Alice avait décidé quelque chose, personne ne pouvait la faire changer d'avis. Tandis qu'ils traversaient le champ tous ensemble, il demanda : « Alice ? Je suis mort, pas vrai ?

– Tu n'es pas mort, John.

– Mais je ne suis pas vivant.

– Bien sûr que si. Tu cours dans tous les sens et tu te caches dans les fossés, non ?

– Arrête de me parler comme ça ! Tu sais bien ce que je veux dire. »

Alice s'arrêta. « Tu devrais discuter de tout ça avec maman.

– Elle va me répéter ce qu'elle m'a toujours dit : que je suis spécial et que Dieu m'aime et que je ne dois pas sortir. Quelqu'un doit me dire la vérité. »

Alice balaya les champs sombres du regard en faisant la moue. Le clair de lune et les ombres donnaient à son visage anguleux les traits d'une sculpture antique, sévère ; une statue égyptienne. Maman disait souvent que Chelsea était la plus jolie, mais c'était le visage d'Alice que John scrutait souvent et qu'il aimait le plus.

« Voilà la vérité, John, dit-elle enfin. On ne sait pas *ce* que tu es. Les gens touchés par l'épidémie ne te ressemblaient pas du tout. Ils ne pensaient qu'à attaquer et à tuer les autres, alors que tu ne ferais pas de mal à une mouche.

– C'est peut-être parce que maman m'a trouvé alors que j'étais tout petit ?

– Il y a autre chose : je suis persuadée que les morts-vivants ne sont pas censés grandir. Ils ne naissent pas bébé pour devenir petits garçons.

– Vraiment ?

– J'en suis certaine. Alors, quoi que tu sois, tu n'es pas comme eux. »

Il ne savait pas si la nouvelle le soulageait ou non.

« Alors, ça veut dire que je peux mourir ?

– Tu viens de recevoir une flèche en plein cœur, mon petit. » Elle lui prit la main et se remit en marche. « Si tu peux mourir, j'ai de bons espoirs que ça ne sera pas ce soir. »

« Où ? » souffla sa mère.

Alice se pencha en avant, inclinant la tête de côté pour ne pas masquer la lumière. Une pince à épiler dans chaque main, elle maintenait la plaie ouverte tandis que sa mère travaillait sur les tissus internes.

« Où quoi ? » demanda Stony. Ils avaient déjà ôté la pointe de la flèche, aussi parlait-elle d'autre chose. Allongé sur une serviette de plage étalée à même le sol de la cuisine, il ressentait une certaine pression quand sa mère tirait sa chair, mais hormis cela il était à l'aise. Seule la lumière trop vive lui blessait les yeux.

« Rien, répondit sa mère. Ne bouge pas. » Elle était très en colère contre lui, naturellement. Stony ne mentionna pas le fait que ses sœurs avaient conspiré pour lui cacher la blessure, et en retour elles ne révélèrent pas qu'il avait laissé Kwang lui tirer dessus — un accident, avaient-elles affirmé.

Alice reprit : « C'est comme... de la viande. De la viande solide, partout.

– Attendez..., dit Stony. Vous n'arrivez pas à trouver mon cœur ?

– Il est forcément quelque part là-dedans, le rassura Wanda. Comment te sens-tu, John ?

– Je me sentirais mieux si vous arriviez à trouver mon cœur.

– Tu vas bien, dit Alice. Tu vas toujours bien. »

Sa mère soupira. « Bon, ce n'est pas comme si ton cœur avait jamais battu, après tout. Alice, va chercher le fil de pêche, qu'on referme. Tant qu'on y est, y a-t-il d'autres vieilles plaies à soigner ? »

Ses blessures ne guérissaient jamais. En fait, elles grandissaient en même temps que lui. Du coup, les points sautaient, même ceux qui avaient été faits avec le fil très solide que sa mère utilisait. Elles le rapiéçaient comme une poupée de chiffons à laquelle on est trop attaché pour la jeter.

Il ferma les yeux et les laissa tirer, resserrer et recoudre.

Après coup, il qualifierait les mois qui suivirent d'Été de la Terreur. Il ne révéla pas à sa mère ni à ses sœurs qu'il avait lu l'article du *Times*, mais ne cessa d'y penser. Quoi qu'Alice puisse dire, il savait qu'il mourrait un jour. Et il savait comment. La police finirait par le trouver, l'abattrait et le brûlerait.

Pendant que sa mère et ses sœurs dormaient, il arpentait la maison. Parfois, il se couchait pour imiter les gens normaux, mais son esprit ne cessait de ruer en tous sens et de creuser, ses pensées

s'entremêlant comme des ronces à mûres. Parfois, il tentait de se changer les idées avec le Grand Petit Jeu : il regardait fixement dans le noir et essayait de se convaincre que le plafond était incroyablement loin, que lui-même n'était qu'un grain de poussière, une fourmi au milieu d'un lit immense. Et soudain, il devenait gigantesque, une chaîne de montagnes sous un ciel noir, et le sol était à des kilomètres sous lui. Quand il arrivait à se plonger assez dans le jeu, il était capable de faire alterner les deux échelles sans accroc pendant plusieurs minutes d'affilée. Des années plus tard, il tomberait sur un roman intitulé *Little, Big*<sup>3</sup> et songerait : Eh, quelqu'un d'autre savait faire ça ! Mais bien entendu, le roman parlait de toute autre chose.

Un matin, sa mère lui demanda pourquoi il était si tendu. Semblait-il si différent de d'habitude ? Il essaya de se rappeler l'expression qu'il arborait avant d'avoir compris que le monde entier essayait de le tuer. Il l'assura que tout allait bien et elle n'insista pas, sur le coup, mais il sentit qu'elle l'observait minutieusement. Puis, une nuit, Wanda sortit de sa chambre à une ou deux heures du matin et le trouva assis au milieu du salon, à regarder par la baie vitrée. Il guettait des gyrophares, des sirènes. Il sursauta lorsqu'il la remarqua, debout à côté de lui.

« Parle-moi, mon fils. »

Mais, bien sûr, c'était la dernière chose à dire. Il ne pouvait pas lui parler simplement parce qu'elle le demandait. Impossible.

« Il n'y a personne, tu sais ? dit-elle.

– Je sais. »

Elle s'accroupit à côté de lui et regarda à son tour par la fenêtre. « Ici, personne ne peut te faire de mal, John, continua-t-elle. Cette ferme est à moi, et à toi. C'est notre forteresse imprenable. Personne ne peut entrer sans notre accord, je te le garantis.

– Tu ne peux pas me promettre une chose pareille. Personne ne peut.

– Oh, si, je le peux. » Elle se releva et gagna la cuisine d'un pas décidé. Stony en éprouva quelque curiosité, mais ne se releva pas. Elle revint trente secondes plus tard, munie d'un sac de farine de deux kilos. Puis elle ouvrit la porte de devant et sortit.

---

<sup>3</sup> *Le Parlement des fées*, roman de John Crowley initialement publié en 1981, et paru en France en deux volumes en 1994 aux éditions Rivages [NdE.]

Ça y est, maman est devenue folle, se dit-il.

Il se releva et alla à la porte. Sa mère était sur la pelouse, pieds nus, le sac blanc dans les bras ; elle y plongea la main puis traça une ligne à ses pieds.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

– “Dieu est assis au-dessus du cercle de la terre”, dit-elle. Et nous y sommes tous en sécurité. » Elle commença à faire le tour de la maison, s'emparant d'une autre poignée de farine qu'elle jeta devant elle ; Stony la suivait à quelques pas. C'était donc le genre de trucs qu'on fait, à l'église ? Il n'avait jamais eu le droit d'y aller, bien sûr, mais si ça se passait comme ça, c'était peut-être plus intéressant qu'il ne l'avait cru.

« Tout ce qui se trouve dans ce cercle nous appartient, dit-elle. Allez, dis-le aussi. Tout ce qui se trouve dans ce cercle... »

Il s'esclaffa. « Nous appartient. »

Le temps de revenir à la porte d'entrée, le sac était vide. Sa mère le renversa et le secoua au-dessus de la pelouse.

« Voilà, dit-elle. Les murs ont été dressés. » Un vague anneau blanc entourait la maison.

« Et si quelqu'un creuse en dessous ?

– Ne sois pas bête, répondit-elle. C'est un cercle magique. Viens, rentrons ; j'ai les pieds gelés. » Elle passa le bras autour de ses épaules. « Je sais que tu ne peux pas dormir, John, mais tu peux te coucher un peu à côté de moi. »

Bien entendu, il ne croyait pas aux cercles magiques. Il savait que le gouvernement ne se laisserait pas arrêter par une barrière de blé moulu. Non, il allait avoir besoin de ses propres défenses, ses propres fortifications. En fait, il allait commencer à travailler le soir même.

Ou plus tard. Sa mère ronflait doucement à côté de lui et ses bras étaient chauds.